

Kwaschik (Anne), *Auf der Suche nach der deutschen Mentalität. Der Kulturhistoriker und Essayist Robert Minder*

Göttingen, Wallstein, 445 p., 2008

Monique Mombert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/327>

DOI : [10.4000/alsace.327](https://doi.org/10.4000/alsace.327)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 505-513

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Monique Mombert, « Kwaschik (Anne), *Auf der Suche nach der deutschen Mentalität. Der Kulturhistoriker und Essayist Robert Minder* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 136 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/327> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.327>

5. On peut également citer la reconstruction totale d'une autre œuvre, icône de l'architecture du Mouvement moderne, Le Pavillon allemand que Ludwig Mies van der Rohe construisit à Barcelone pour l'Exposition internationale de 1929. Détruit en 1930, le pavillon fut reconstruit à l'identique entre 1983 et 1986.

Hervé Doucet

Les lieux et les hommes

KWASCHIK (Anne), *Auf der Suche nach der deutschen Mentalität. Der Kulturhistoriker und Essayist Robert Minder*, Göttingen, Wallstein, 2008, 445 p.

Si Robert Minder (Wasselonne 1902 - Cannes 1980) ne peut pas être compté au même titre que Charles Andler (1866-1933) et Henri Lichtenberger (1869-1941), qui appartiennent à la génération précédente et dont il a été l'élève, parmi les « pères » alsaciens de la germanistique française, il fait partie des « maîtres » de cette discipline dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Le Collège de France, qui l'accueille après Charles Andler, Ernest Tonnelat et Fernand Mossé, avant Jean-Marie Zemb (1928-2007), couronne la carrière du germaniste alsacien, dont l'œuvre est, pour une part importante, en langue allemande, ce qui autorise la distinction que fait Anne Kwaschik (A. K.) entre la « carrière française » de Minder et sa « carrière allemande ». Avec l'étude par Katja Marmetschke de l'œuvre d'Edmond Vermeil¹, la recherche dispose de deux travaux importants sur des germanistes français dont la stature dépasse le cadre de leur carrière universitaire².

Le travail recensé s'inscrit dans plusieurs courants de recherches convergents sur l'histoire des intellectuels, qui tiennent compte de façon prioritaire des réseaux, des interactions, de la sociabilité, et étudient les changements de paradigme de l'historiographie³. L'angle choisi pour écrire la biographie intellectuelle de Minder est double. A. K. traite dans la première partie (« *Zwischen Deutschland und Frankreich – Stationen der intellektuellen Biographie Robert Minders* » ; « Entre l'Allemagne et la France – Etapes de la biographie intellectuelle de Robert Minder ») du médiateur culturel, un rôle auquel Minder est initié par ses mentors, Albert Schweitzer et Romain Rolland. A ce titre, il deviendra un « classique de la coexistence franco-allemande », dont le rôle fut « l'aide au développement » des mentalités allemandes, en présentant aux Allemands une vision externe de leur culture. La deuxième partie porte un titre explicite : « *Das Deutschlandprojekt « Alleagnes et Allemands » als Beitrag zur Mentalitätshistoriographie* » ; « Le projet sur l'Allemagne *Alleagnes et Allemands* : une contribution à l'historiographie des mentalités ». Les annexes regroupent les sources, une bibliographie commentée des publications de Minder et des travaux sur le germaniste. L'auteure

exploite dans son travail la correspondance de Minder, ainsi que des fonds d'archives privées et publiques allemandes, françaises (et, concernant la première épouse de Minder, Hélène Mégret, américaine).

La première partie établit chronologiquement la constitution de réseaux dans lesquels Minder évolue jusqu'à devenir dans l'après-guerre un intellectuel reconnu en France et en Allemagne. Les neuf chapitres de cette partie, de longueur inégale, analysent les étapes de l'avènement d'un personnage médiatique et célébré, selon un parcours qui mène le jeune Alsacien de formation allemande, jouissant, grâce au truchement de la musique, de l'amitié d'Albert Schweitzer (« *väterlicher Freund und Mentor* »)⁴, et introduit par lui dans le cercle autour de Romain Rolland lors de son admission à l'École normale supérieure, jusqu'aux cercles intellectuels qui soutiendront sa candidature au Collège de France au début des années 1950. Le normalien Minder met à profit ses relations, remarquablement nombreuses vu son jeune âge et son origine provinciale, pour des initiatives originales. Il fonde en 1924 avec d'autres élèves un Groupe d'information internationale de l'École normale supérieure. Soutenue par Henri Lichtenberger et le bibliothécaire de l'ENS Lucien Herr (1864-1926), l'entreprise a une dimension internationale (invitation de James Joyce, Miguel de Unanuno, Richard Coudenhove-Kalergi, entre autres), et franco-allemande (Emil Ludwig, Thomas Mann, Heinrich Mann). A partir de 1925, le rapprochement franco-allemand donne à cette initiative un écho plus large. Font dès lors partie des réseaux de la sociabilité parisienne de Minder des personnalités en vue, Jean-Richard Bloch et Georges Duhamel, entre autres. L'effet « réseau de réseaux » est renforcé pendant les années de préparation de la thèse par ses contacts avec les cercles de la recherche sur le romantisme allemand, en France et en Allemagne. La préparation de ses deux thèses (thèse principale sur Ludwig Tieck, thèse secondaire en allemand sur Karl Philipp Moritz), après l'agrégation d'allemand obtenue en 1926, coïncide pour l'essentiel avec la période strasbourgeoise de la biographie de Minder. Recruté par l'Université de Strasbourg comme lecteur d'allemand, il assure un service d'enseignement et remplace les germanistes en place, Robert Leroux et Edmond Vermeil, pendant leurs congés de recherche. Conformément à son projet, c'est au milieu universitaire strasbourgeois plus qu'à l'enseignement de Minder qu'A. K. s'intéresse, pour s'interroger sur l'impact des théoriciens locaux – notamment en histoire et en sociologie – sur ses travaux. Le pacifiste épris de « synthèse franco-allemande » est confronté avec une situation alsacienne tendue. En 1926, Minder dépeint la situation en Alsace en termes pessimistes : « On étouffe en Alsace ; je n'y ai rencontré aucune tentative héroïque ou simplement ardente et intelligente. Pour une réconciliation avec l'Allemagne il n'y a rien à attendre de l'Alsace, et tout à craindre. [...] ». L'idée européenne lui semble dans ces conditions la solution au « problème alsacien ». S'il n'a que peu de sympathie pour

le mouvement autonomiste – ce dont témoigne sa collaboration avec Lucien Minck au *Elsässisches Literatur-Blatt* –, il critique la politique de répression mise en œuvre par la France. Concernant l'Allemagne, où il fait de nombreux voyages en 1933, Minder évite toute prise de position ; selon sa correspondance, il dit n'être « pas fait pour la lutte politique active », et refuse d'aborder la question de l'Allemagne.

En décembre 1933, Minder occupe un poste d'enseignant à Nancy, en 1936 (année de la soutenance de sa thèse), il est recruté par l'Université de Nancy comme maître de conférences, en mai 1938 il obtient un poste de professeur. Un projet de cette époque était la rédaction à quatre mains, avec son épouse Hélène Mégret, d'un ouvrage sur l'Alsace. A la mort d'Hélène Mégret en 1937, le manuscrit était terminé, mais la sortie du livre *L'Alsace* n'eut finalement lieu qu'en 1941, chez Arthaud. C'est dans cette période difficile pour Minder que se situe le début de son amitié avec Alfred Döblin (1878-1957), exilé à Paris. Celui-ci travaillera à partir de novembre 1939 au Commissariat général à l'Information sous la direction de Jean Giraudoux, au sein de la section allemande, où il collabore avec Minder et le germaniste strasbourgeois Albert Fuchs (1896-1983) à la rédaction de matériel de contre-propagande. Par l'intermédiaire de Döblin, Minder entre en contact avec le milieu des émigrés, en particulier avec Hermann Kesten (1900-1996). Il entre en outre en relations avec le cercle de sa seconde épouse, Colette Audry (1906-1990), qui lui fait rencontrer un milieu intellectuel parisien (Simone de Beauvoir et d'autres). A la rentrée 1940, Minder est nommé à l'Université de Grenoble. A. K. relève qu'elle dispose de peu d'éléments précis sur la position du germaniste à l'égard de Vichy et plus généralement pendant la guerre, elle le crédite néanmoins d'activités de résistance.

La guerre provoque un revirement chez Minder, adepte de la « synthèse franco-allemande », et peu enclin auparavant à accepter la vision pessimiste qui avait été celle de Charles Andler, représentée en particulier par les documents sur le pangermanisme rassemblés par celui-ci pendant la Première Guerre mondiale. Le changement de cap de Minder ne le détourne cependant pas de la recherche de contacts en Allemagne, en particulier avec des écrivains allemands. Dès 1947, il tient des conférences en Allemagne, engage une correspondance avec Ernst Jünger (1895-1998). Pendant cette période de l'après-guerre, s'il n'entre pas au service de la Direction de l'Éducation publique du Gouvernement militaire français à Baden Baden, il participe néanmoins à des entreprises culturelles françaises, telles les inaugurations des universités de Sarrebruck et de Mayence, et la rencontre d'historiens de Spire en 1949.

La publication d'*Allemagne et Allemands* au Seuil en 1948 rencontre un succès certain, qui le consacre expert en questions allemandes. Sa

nomination à la Sorbonne et des chantiers nouveaux repoussent la rédaction du second volume, qui devait être centré sur la Souabe.

Dès le début des années 1950, parallèlement à l'ascension de sa carrière française, la « carrière allemande » de Minder se développe, avec son élection à l'Académie des sciences et de littérature de Mayence, et à l'Académie de langue et littérature de Darmstadt. Minder entre dès lors, de concert avec certains milieux intellectuels allemands, dans une « coalition » virtuelle dont le lien est la critique de la RFA adenauerienne et des résidus du nazisme dans le domaine de l'histoire culturelle. Un des vecteurs de cette critique est la revue *Allemagne d'aujourd'hui*, à laquelle Minder collabore activement, qui supplée en quelques sorte à l'inertie des Allemands face à ces résidus idéologiques. Bénéficiant de l'aura du Collège de France, où il est élu en 1957, Minder contribue, par son réseau d'écrivains et d'intellectuels allemands qui constituent selon lui une communauté de « Justes » (« *Gerechte* »), à apporter un éclairage nouveau sur la culture et les mentalités allemandes. Pour rendre compte de la double dimension de la démarche de Minder – une approche externe en tant que Français, et interne en tant que germanophone formé à la culture allemande et excellent connaisseur de son évolution –, A. K. utilise la formule « d'aide au développement » des mentalités allemandes (« *französischer Entwicklungshelfer* » *deutscher Mentalitäten*).

Un des signes de sa notoriété est qu'il va être mêlé à des « affaires » médiatiques dans les années 1950 et 1960 : la controverse autour de la publication des œuvres complètes de son ami Döblin, l'affaire qui oppose son ami Paul Celan (1920-1970) et Claire Goll, qui accuse le poète d'avoir plagié Yvan Goll. En outre, il suscite lui-même des polémiques publiques par ses prises de position. L'insistance sur l'historicité dans le domaine de la culture est appréciée en Allemagne comme une originalité et un apport bienvenu aux sciences humaines, germanistique en tête. Mais c'est également un objet de scandale, quand un écrivain (réputé apolitique par les Allemands) est présenté comme « politique », ou que Minder oppose aux interprétations littéraires traditionnelles en Allemagne, déconnectées de tout contexte historique, un modèle socio-historique qui fait intervenir la formation des écrivains, leur milieu, une généalogie intellectuelle ou artistique ; son essai sur le rôle du presbytère dans la littérature allemande est emblématique de cette démarche.

A. K. consacre un chapitre entier à la « coalition » contre Martin Heidegger (1889-1976), dans laquelle Minder a pour partenaire Theodor Adorno (1903-1969). Alors que Minder avait entrepris dès 1958 de dévoiler la dimension réactionnaire de Heidegger par l'analyse littéraire et linguistique de textes encore inconnus en France, en Allemagne c'est une conférence de 1965 sur Friedrich Hölderlin qui fut reçue comme une critique de Heidegger par le biais de l'interprétation que celui-ci

donne de Hölderlin. A l'instar de la critique d'Adorno du « jargon de l'authenticité », Minder critique chez Heidegger et plus généralement dans « l'idéologie allemande » dont le philosophe est à ses yeux le représentant, « le refus de l'historicité dans le domaine littéraire et la stylisation du passé où l'Allemagne fait figure de la seule vraie héritière de l'Hellade »⁵. La nouveauté de l'approche minderienne, contrastant avec celle des philosophes face à Heidegger, tient au recours à l'analyse linguistique qu'il fait des textes, et à son interprétation socio-historique, qui lui permettent de contrer les interprétations du philosophe qui choisissent délibérément d'ignorer son engagement politique. Le retour de Heidegger dans l'espace public dans les années 1950 en RFA et la réception positive de sa pensée en France dans les années 1960 constituent l'arrière-plan de la controverse dans laquelle Minder intervient, sans cependant s'avancer sur le terrain philosophique.

Malgré leur caractère médiatique, ces polémiques n'atteignaient pas le grand public en RFA. Celui-ci, pour peu qu'il s'intéresse à la littérature, découvre Minder à partir de 1962 grâce à la publication de ses livres, *Kultur und Literatur in Deutschland und Frankreich* (1962), *Dichter in der Gesellschaft. Erfahrungen mit deutscher und französischer Literatur* (1966), *Acht Essays zur Literatur* (1969), *Wozu Literatur? Reden und Essays* (1971). Les convergences avec un courant intellectuel critique désormais dominant en RFA font de Minder un auteur « classique » de la coexistence franco-allemande, plus connu en RFA qu'en France. Dans les années 1970, alors que près de 50 000 exemplaires de ses publications circulent en RFA, il est très présent dans les médias allemands et entre dans les foyers grâce à la télévision.

Cet intérêt retombe rapidement après sa mort en 1980, au point qu'on peut le croire oublié : la réédition de *Wozu Literatur* à l'occasion du centenaire de sa naissance est quasiment ignorée de la critique.

Au delà du portrait intellectuel, Anne Kwaschik construit dans cette partie biographique un paysage intellectuel transfrontalier. Le résultat de ses recherches est une image en trois dimensions, grâce aux arrières plans qu'elle révèle : le récit linéaire, tel qui résulte de la collecte des mentions autobiographiques de Minder, est mis en perspective à l'aide de la correspondance, et confronté aux textes publiés, avec un souci permanent de la contextualisation. La figure qui en résulte est celle d'un intellectuel ambitieux, qui a su mener sa carrière, disposé à entrer dans l'arène médiatique pour des débats d'idées, tout en évitant l'expression d'une opinion politique. Sa qualité d'Alsacien sert à expliquer des attitudes ou des prises de position. En fonction du « double amour » que Minder déclare ressentir pour la France et l'Allemagne (citation d'une lettre à Romain Rolland de 1928, p. 66), il vécut douloureusement la période de l'entre-deux-guerres et condamna toutes les formes de nationalisme ;

du fait de sa scolarité allemande, il ressentit longtemps une certaine difficulté à rédiger en français, et semble avoir plus volontiers manié la langue allemande, ce dont témoignent ses conférences et publications. Si l'apport à l'histoire culturelle et à l'histoire croisée des essais de Minder est pratiquement tombé dans l'oubli, cette étude en souligne le caractère innovant.

La deuxième partie de l'ouvrage présente trois chapitres centrés sur les thèmes du livre *Allemands et Allemands* (« Le programme d'une "idéologie sentimentale" » ; « L'"Histoire culturelle" ou "Comment les Allemands ont-ils vu et pensé leur passé et leur avenir" » ; « La région "Rhénanie et Rhénans" »). A. K. fait une analyse détaillée du livre, auquel Minder travaillait depuis l'avant-guerre. Une des perspectives est la recherche de convergences avec des auteurs qui, pour une partie du moins, sont cités par Minder dans la bibliographie commentée qui complète son livre. Ce projet de livre sur l'Allemagne (que A. K. désigne comme « *das Deutschlandbuch* »), s'inscrit dans la mouvance de l'histoire des mentalités. En référence à des universitaires que Minder a pu connaître à Strasbourg, Lucien Febvre (1872-1945), Maurice Halbwachs (1877-1945), ainsi qu'à Johan Huizinga (1872-1945), il repose sur un système dans lequel émotions et images sont prises en compte pour leur rôle dans les interactions entre les individus, et pour leur fonction légitimatrice dans le domaine culturel, et plus généralement, leur fonction identitaire. Minder fonde sur ces bases une analyse des représentations qu'il puise dans un corpus littéraire, dont ce qu'il nomme les « coefficients affectifs », le potentiel mythifiant, se combinent avec la prise en compte de faits matériels.

Cette démarche est approuvée par Lucien Febvre, dans la recension qu'il publie dans les *Annales* en 1950 sous le titre « Allemagne (sic) et Allemands. Un grand livre sur l'Allemagne ». D'autres convergences de Minder avec Febvre et Halbwachs concernent la « conscience collective », un concept que Minder utilise dans la préface de son livre. S'inspirant des travaux de Halbwachs sur les représentations collectives qui déterminent les traces matérielles de l'homme dans le temps et l'espace, Minder veut écrire l'histoire de l'Allemagne telle qu'elle existe dans la mémoire des Allemands. Il considère les symboles comme la cristallisation d'une mentalité collective, ce qui en fait un précurseur des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora et des *Erinnerungsorte* d'Etienne François et Hagen Schulze. La réflexion sur le fonctionnement de la mémoire, sur la constitution d'images standardisées au cours de la reconstruction du passé en fonction du présent, où interviennent les « cadres sociaux » (Halbwachs), la conception de la narration historique conditionnée par les besoins de la nation – ces choix épistémologiques de Minder anticipent les théories ultérieures en sciences humaines, les travaux de Jan Assmann sur la mémoire culturelle, d'Ernest Gellner ou Benedict Anderson sur la construction de la nation.

Mais le projet constructiviste et sociologique est enfreint, quand Minder considère comme « pathologique » la représentation que les Allemands ont d'eux-mêmes. Il se détourne ainsi du paradigme initial pour adopter implicitement un point de vue ontologique, tout en recherchant le fondement de ces représentations dans des origines externes, qui nourrissent les images mémorielles. A. K. voit là un hiatus dans la méthode, qui présente d'autres contradictions internes.

Le concept de « nordification », est avec celui de « Nord/Sud » un des concepts explicatifs de Minder. Après 1870, l'imaginaire collectif allemand aurait construit une communauté nordique, qui supposait un traitement des éléments culturels, en vue de la stabilisation d'un système de mythes utiles à la construction de la nation. Il propose là une théorie du *Sonderweg*, en recourant aux concepts de complexe d'infériorité et de surcompensation, empruntés à la psychologie, auxquels il donne une dimension collective, en les doublant de commentaires personnels sur le caractère fatal d'un « complexe archaïque ». A grands traits, il fait apparaître selon les époques « l'introversio » ou « l'extraversio » comme caractère collectif. Ce schéma bipolaire repose sur un ensemble de stéréotypes, auxquels Minder aurait recours, selon A. K., pour faire naître auprès des lecteurs français à qui le livre est destiné, une empathie propre à leur faire comprendre le fonctionnement de la mémoire collective allemande.

Quand Minder affirme que les images mémorielles précèdent toute approche consciente de l'histoire, et qu'il postule que l'imprégnation régionale, à l'exemple du dialecte, est indélébile, il place la dimension ethnique au fondement des organismes politiques, à l'instar de August Sauer et de son élève Josef Nadler, pour qui l'homme est le produit du sol d'où il est issu. Ce déterminisme semble se doubler d'ethnisme, d'autant plus que Minder reprend de Nadler (*Literaturgeschichte der Stämme und Landschaften*) la catégorie du « Stamm ». A. K. ne veut cependant y voir qu'une approche sociologique, et non « biologique » ou essentialiste, de même que la notion de « sang » utilisée par Minder, n'est à ses yeux qu'une métaphore sans implication ethnique.

Le dernier mouvement de l'analyse porte sur l'étude par Minder des pays rhénans. A. K. compare le dispositif du livre avec *Le Rhin* de Lucien Febvre. Celui-ci déconstruit le mythe pour privilégier les paradigmes de l'historicité, la contingence, la diversité, alors que Minder étudie le rôle symbolique que joue le Rhin pour les Allemands, qui associent la vision romantique avec des réalités économiques. A l'instar de Febvre, Minder incite à une pensée « européenne » et appelle de ses vœux une approche supranationale de la question du Rhin, tout en rappelant que les images mythiques sont des réalités sur le plan émotionnel, et commandent les représentations. Cette partie du livre de Minder suscite la critique d'A. K. en raison de sa vision unilatérale, de ses simplifications,

à quoi s'ajoutent, comme dans l'ensemble du livre, les changements de registre argumentatif.

La critique essentielle d'A. K. porte sur la circularité de l'argumentation de Minder, sur les catégories globales de son outillage scientifique, sur son approche intuitive, non dénuée d'a priori. La coexistence entre des figurations relevant de la psychologie collective et d'une argumentation constructiviste pose un problème récurrent de cohérence. Dans sa conclusion, A. K. souligne la différence entre le livre sur l'Allemagne, qu'elle caractérise de « bloc erratique », et les essais en langue allemande ou les thèses. Le genre de la monographie convenait moins bien à Minder, estime-t-elle, que celle des essais, qui ne nécessitent pas d'appareil épistémologique. Elle suppose que Minder aurait pris lui-même ses distances avec la méthode mis en œuvre dans son livre sur l'Allemagne, dont il aurait reconnu l'ambivalence.

Le paradoxe de l'œuvre de Minder apparaît ici : critiquée à juste titre par A. K. quand elle frôle l'incohérence, notamment dans son recours aux théories psychanalytiques, la démarche syncrétique de Minder représente dans son principe un tournant épistémologique qui ouvre la germanistique allemande à de nouvelles approches, tout en rénovant en France la méthode interdisciplinaire initiée par les « pères » de la discipline. Mais c'est précisément sur ce plan que Minder semble être dépassé par son projet, dont la « démesure » est incompatible avec la « fragilité » de ses concepts, comme le souligne Denis Goeldel, qui analyse les « apories méthodologiques » de « l'interdisciplinarité mindérienne »⁶.

Avec cet ouvrage qui repose sur une recherche importante de sources variées, Anne Kwaschik présente une analyse fouillée des milieux et des réseaux de sociabilité de Minder, ainsi que des arrière-plans de ses publications. La bibliographie de et sur Minder sera un outil de travail remarquable pour des recherches futures. Le lecteur est d'autant plus surpris d'une erreur qui sautera au yeux des habitués des archives en Alsace : la mention des Archives départementales du Haut-Rhin, localisées... à Strasbourg. Le principal mérite de l'ouvrage est de replacer Minder dans une constellation culturelle large. L'image que retient le lecteur n'est pas seulement celle de l'Alsacien, et du germaniste ; c'est surtout celle d'un intellectuel d'envergure « transnationale », mêlé aux débats de son temps.

Notes :

1. MARMETSCHKE (Katja), *Feindbeobachtung und Verständigung. Der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen*, Köln, Weimar, Wien : Böhlau 2008, 589 p.

2. A. K. donne peu de détails biographiques, pour lesquels on peut se reporter au *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, au répertoire des germanistes : *Internationales Germanistenlexikon 1800-1950*, sous la direction de Christoph König, Berlin : Walter de Gruyter 2003, ainsi qu'à la chronique de Manfred Beyer, publiée en français dans *Allemagne*

d'aujourd'hui, n° 165 (juillet-septembre 2003), et en allemand dans BETZ (Albrecht), FABER (Richard) dir., *Kultur, Literatur und Wissenschaft in Deutschland und Frankreich. Zum 100. Geburtstag von Robert Minder*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2004.

3. L'auteure fait référence entre autres aux travaux de Nicole Racine et Michel Trebitsch sur les sociabilités intellectuelles, de Jean-François Sirinelli sur les Normaliens dans l'entre-deux-guerres ; à Michael Werner, Béatrice Zimmermann sur l'histoire croisée, à Michel Espagne pour les transferts culturels, à Christophe Charle pour l'histoire des intellectuels. Sur l'histoire des intellectuels en général, elle se réfère à Jutta Schlich, Richard Faber et Christine Holste, Gangolf Hübinger, Wolf Lepenies. Elle renvoie également aux travaux de Peter Schöttler sur l'historiographie, l'École des Annales, Marc Bloch, l'histoire des mentalités.

4. Minder, qui était traité comme faisant partie de la famille de Schweitzer, assistait son mentor dans ses travaux, et assura leur publication en France. Il dirigea la rédaction des *Cahiers Albert Schweitzer* de 1959 jusqu'à sa mort.

5. A. K. cite ici un texte de Minder pour les 70 ans de Hans Arp.

6. Pour la dimension interdisciplinaire de Minder, cf. GOELDEL (Denis), « L'interdisciplinarité selon Robert Minder ou les aléas de « l'histoire culturelle » mindérienne », in Arlette Bothorel-Witz et Christine Maillard, dir., *Du dialogue des disciplines. Germanistique et interdisciplinarité*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1998, p. 85-99.

Monique Mombert

SCHWEITZER (Albert), BRESSLAU (Hélène), *Correspondance 1906-1909. L'amour dans l'amitié*. Présentation, traduction et notes de Jean-Paul Sorg, Do Betzinger Editeur, 2009.

On attendait depuis cinq ans la poursuite de la publication de la correspondance échangée entre Albert Schweitzer et Hélène Bresslau. La sortie du deuxième volume coïncide avec le décès de Rhena Schweitzer-Miller qui s'est éteinte aux Etats-Unis au printemps 2009. Nous avons souligné tout l'intérêt du travail minutieux de J.-P. Sorg et l'aubaine que constituait le contenu de cette correspondance pour l'historien (*RA* 2006, p. 572-574). La teneur des 270 lettres échangées entre les deux amis entre 1906 et 1909 est tout aussi riche. On regrettera seulement que l'éditeur ait laissé passer autant de coquilles, concernant surtout les passages en allemand (cinq relevées entre les p. 248 et 263).

Albert Schweitzer y apparaît en perpétuel mouvement, pris en permanence dans un tourbillon d'activités. Ces cinq années de sa vie sont sans doute celles où il cumule le plus grand nombre de travaux : comme vicaire de la paroisse Saint-Nicolas, il assure tous les dimanches une prédication. Théologien, philosophe et musicologue, il rédige de nombreux ouvrages. A peine a-t-il achevé la « Vie de Jésus », *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, qu'il rédige deux ouvrages sur Bach, le premier en français, le second, bien plus long, en allemand. Puis il entreprend un travail sur l'apôtre Paul. Organiste de talent, il est de plus en plus sollicité et est invité dans nombreuses capitales pour y donner des concerts. Enfin, le spécialiste des orgues qu'il est devenu est réclamé pour de nombreuses expertises. C'est à lui que nous devons l'installation des orgues du Palais de Fêtes qui furent inaugurées par un grand concert en 1907. Ses lettres ont